

LE GRAIN DE FOLLY

# La Jane Fondue, ça commence à bien faire



Dessin de Crumb. Extrait de « Crumb » (Ed. Futuropolis)

« SMITH ! cria la voix acariâtre dans le télécran, 6079. Smith W. ! Oui, vous-même ! Baissez-vous plus bas s'il vous plaît ! Vous pouvez faire mieux que cela. Vous ne faites pas d'efforts. Plus bas, je vous prie ! Cette fois c'est mieux, camarade. Maintenant repos, et regardez-moi. » (1).

J'ai pensé à ça en regardant les cours de gym à la télé, le dimanche matin. Allons-nous bientôt avoir des animateurs qui nous rappelleront à l'ordre, quand notre pensée vagabondera pendant le cours obligatoire ?

La gym ça commence à bien faire ! Est-ce le nouvel opium du peuple ? Assez, assez, de ces affreuses musclées qui envahissent les journaux. Où sont les odalisques d'antan ? Les Renoir ? Les Rubens ? Et s'il me plaît à moi de me répandre, d'être blanche, flasque et molle. Et vieille...

Assez de cette Jane Fondue et de son aérobique. On l'a vue dans Elle, dans Marie-Claire et dans Match. Et dans toutes les vitrines des loueurs de film vidéo. Assez ! Tous les gens vont se ressembler : muscles d'acier, crâne vide. Cette

Jane Fonda qui a raté sa carrière cinématographique (que des navets !), qui a essayé de devenir célèbre en militant contre le Vietnam, pour les Indiens, pour les femmes (notre corps, nous-mêmes). Voilà-t-il pas qu'elle nous somme de redécouvrir notre corps. Et toutes ces imbéciles qui suivent ! Pour reconquérir, il vaut mieux avoir un physique agréable : pour celles comme moi qui pèsent 145 kilos et demi pour 1,40 mètre (avec talons), qui louchent, qui souffrent d'arthrite, et dont les cheveux se barrent sans laisser d'adresse, est-ce que l'aérobique de dame Jane peut quelque chose ? Elle qui prétend qu'une belle femme est une femme rayonnante, et saine, se fait photographe dans son lit, les yeux emplâtrés de rimmel et la bouche lip-glossée à mort. Comme les stars d'Hollywood.

Elle n'a pas peur des contradictions. Elle qui s'est soi-disant construite toute seule, déclare : « Je vais bien et je le dois à mon père, qui fut un homme d'excellent conseil, en même temps qu'un merveilleux être humain. Mais je le dois aussi à mon mari. » Un discours qui fera plaisir à ses sœurs les féministes...

Que fait-elle dame Jane ? Elle véhi-

cule une image des femmes qui n'est pas tellement différente de la femme-objet contre laquelle elle se bat ! (2)

Cette invasion prouve au moins une chose : qu'on ne cesse de reculer les limites de la bêtise humaine. J'arrête parce que je vais m'énerver.

Je quitte cette vallée de larmes pour les héroïnes de roman qui sont autrement fréquentables. Tenez Félicie. Quoi ! Vous ne savez pas qui c'est ? Mais la maman de San Antonio, voyons. J'ai lu tout Proust, tout Céline, et tout San Antonio... Voyez où cela m'a menée ? A la gloire !

Dans le petit dernier roman la brave Félicie se fait un sang d'encre parce que son garçon adoptif s'est fait kidnapper. Un monstre qui n'hésite pas à tourner casaque et à se mettre du côté du fou qui l'a enlevé. Comme à son habitude, San Antonio nous parle avec des trémolos dans le porte-plume de sa chère maman. Pour une fois, il ne tringle pas, le valeureux flic, il est même malade et c'est ce vieux détritru de Pinaud, dit la Pine, qui trouvera la solution de l'énigme. Au passage, j'ai relevé quelques trouvailles d'écriture qui m'ont enchantée. Quand l'homme a pleuré toutes les larmes de son corps, il ne lui reste devant le chagrin que « cette effroyable mornitude d'animal en crevance ». Il appelle une minijupe une « cucul-jupe ». Il parle du passé qu'on essaie d'embellir « avec la garniture de gelée qui nappe si bien »... Etc., etc. (3). C'est du tout bon. Régulièrement il fait un petit clin d'œil amical à Françoise Xenakis. Mais pas à moi. Et ça, ça me défrise...

Une autre belle héroïne, c'est Bedelia (4). Une étrange petite poupée, qui ne sait pas faire la frontière entre le bien et le mal. Son truc c'est d'épouser des braves mecs, de se débrouiller pour qu'ils prennent une assurance. Elle les empoisonne en douceur, touche les sous, et disparaît dans un autre Etat, pour recommencer. On ne peut faire des trucs comme ça qu'aux Etats-Unis. Chez nous, une empoisonneuse qui fait un coup en Bretagne ne peut pas vraiment remettre ça en Provence... Je crois que je vais changer de pays. La belle empoisonneuse va tomber amoureuse, elle va essayer de s'acheter une conduite, mais est-ce que son brave époux va la

laisser vivre ? Ne comptez pas sur moi pour vous le dire. Un bon polar écrit par une dame, cela mérite d'être signalé.

Encore une femme bizarre dans *Troublez-moi ce soir* (5). Une créature habitée par le mal ; une folle aux yeux bleus interprétée à l'écran par Marilyn du temps qu'elle était pas encore morte et célèbre, un livre écrit par une femme : ambiance étrange, mais trop de bons sentiments dégoulinants. Je me demande s'il existe des héros masculins de ce type : des hommes fatals qui prennent dans leur rets d'innocentes femmes...

Il n'y a pas que les livres dans la vie. Il y a bien sûr la musique. Je voudrais ici mettre mon grain en informant le public assoiffé de curiosité qu'il y a un programme très intéressant au Festival d'automne, ainsi qu'à la Biennale (de Paris, bien sûr). Je souligne le courage des programmateurs qui font des efforts désespérés pour essayer de vous sortir des sentiers battus de la culture. Jusqu'au 14 novembre, à Beaubourg, à 21 heures (salle du Forum), on peut entendre la dernière création de Bob Ashley, un Californien qui fait un très beau travail sur la voix humaine en l'utilisant comme un instrument dans ses compositions. Dans *Atlanta*, une voix solo narre des sortes de fables (en anglais), tandis que des chœurs enregistrés racontent des anecdotes secondaires. Le tout ponctué par du synthétiseur. Les voix sont écrites, mais les instrumenteurs peuvent improviser, non ils peuvent donner libre cours à « leur inspiration divine ». Il y a sur scène des gens qui dansent, qui bougent, et un écran avec je ne sais plus quoi. Vous pouvez oublier tout ce que je viens de vous dire, fermer les yeux, et vous laisser porter par cette très belle musique.

C'était ma rubrique, si je n'en cause pas, qui c'est qui va le faire ?

Jeanne Folly

(1) 1984, de George Orwell. « Folio », Gallimard.

(2) *Work out*, de Jane Fonda. Editions du Seuil.

(3) *Du bois dont on fait les pipes*, de San Antonio. Fleuve noir.

(4) *Bedelia*, de Vera Caspary. Presses de la Cité.

(5) *Troublez-moi ce soir*, de Charlotte Armstrong. « Série B », Bourgois.